La Vallée des Fées.

Quel que soit notre respect pour les avis de ceux qui nous ont précédés en un lieu et, notamment, pour les indications consignées dans les guides à l'usage du touriste, nous ne manquons point, à l'occasion, d'ajouter à ces informations et connaissances celles que nous ont procurées l'expérience personnelle. Ainsi, parfois, advient-il que, comparant les unes et les autres, nous donnions la préférence aux dernières. Tel est mon cas en ce qui concerne la manière de s'y prendre pour visiter l'endroit connu sous le nom de « Vallée des Fées », charmante et solitaire retraite, blottie dans la verdure des bois de Géroval.

Venus d'Houffalize en voiture ou en autobus — afin d'épargner le temps à l'aller et de pouvoir nous attarder davantage aux lieux qui nous séduiront —, nous mettons pied à terre à Achouffe, sur la route de Wibrin qui, sinueusement, fait l'ascension de la colline, ainsi qu'un reptile paresseux. Si m'en croyez, nous suivrons cette route, sans hâte, en humant le parfum des bois proches, jusqu'à ce que se montre une habitation. Impossible de s'y tromper: il n'y en a qu'une. Elle est sise tout au haut de la côte, à gauche de la route qui, souplement, s'affaisse en cet endroit. La maison regarde des champs étendus dans un creux du terrain glissant en pente douce vers la vallée. C'est là que se cache notre chemin: il s'agit de le découvrir.

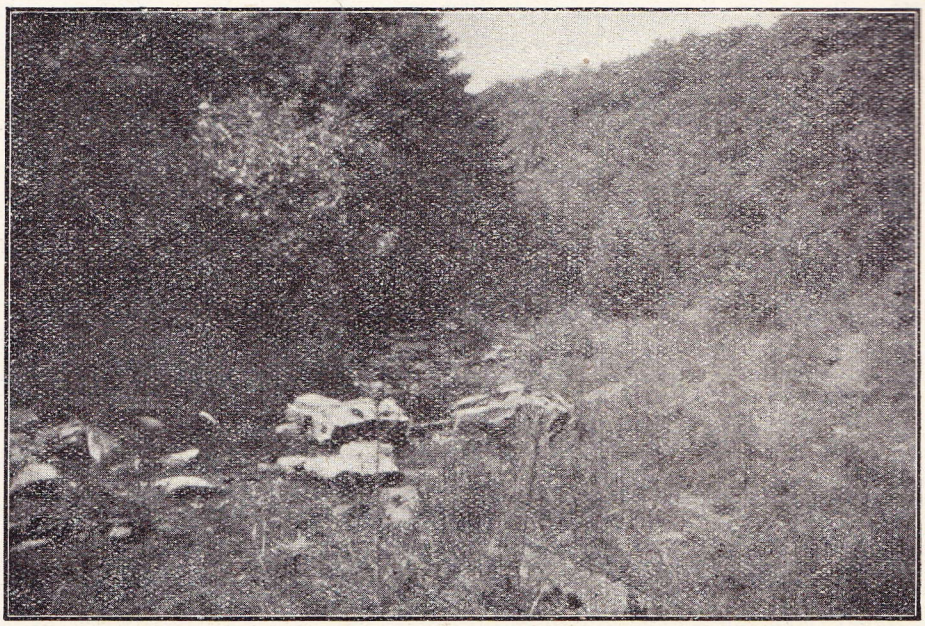
Vallée des fées. — Ruisseau de Valie et Chevial.

Contournant ou traversant les terres cultivées — selon qu'elles sont couvertes ou non par les récoltes —, on gagnera le fourré qui marque le fond de la dépression: là, naît un sentier, d'abord à peine marqué, puis s'enfonçant brusquement à gauche, sous la ramée. Sentier capricieux et sauvage, aimant à se faufiler sous les branches, parmi les affleurements de rocs, en se jouant. Mais cela ne dure guère. Vite lassé de nous conduire, il nous jette au vallon, en pleine lumière. Un frais tapis de gazon, balafré par le ruisseau, s'étend devant nous. Ce ruisseau porte un nom bizarre: de Valie et Chevial. Ne nous embarrassons point de le retenir. A quelques pas, se dressent les ruines du moulin de Ziette et, tout de suite, commencent les enchantements. Car c'est un lieu enchanté. Quant aux fé s, à dire vrai, je ne les ai jamais rencontrées; mais, avec un peu d'imagination, on devine, on sent leur présence muette et invisible. Une solitude aussi calme et jamais troublée, un domaine aussi splendide où seuls bruissent les insectes et les oiseaux, loin de toute turbulence humaine, ne pourrait être autre chose que la retraite des fées.

De petits rochers qui paraissent grands sous leur bonnet de végétation — verte ou mauve selon la saison — et sous leur mantille de fine mousse jaunâtre, semblent s'être concertés pour ériger ici un décor ensorcelant. Des vestiges de vannes — engins autrefois destinés au service du moulin mort —, des ramifications du courant cherchant à s'échapper parmi les pierres, marquent ce petit coin pittoresque où, déjà, l'on s'arrêterait volontiers. Mais n'en faisons rien. Déchaussons-nous et, entrant allègrement dans l'onde cristalline, traversons-la trois ou quatre fois, autant qu'il sera nécessaire pour atteindre quelques roches plates, reposoir engageant, entre lesquelles se glisse le courant jaboteur. Ce petit exercice aquatique n'a rien de désagréable si, comme je l'ai dit plus haut, nous avons choisi un jour ensoleillé. La lumière dorée jette mille pépites dans l'eau tourmentée qui scintille, écume et rejaillit autour de nos chevilles, mêlant, aux reflets verts des herbes, les ombres des bois ou des rocs et la limpidité azurée du ciel. Selon le mot de Jules Renard, la rivière blanchit aux coudes.

La vie sourdement bruit alentour. L'observateur patient peut, à l'aise, en guetter les mouvements,

en surprendre les secrets, en pénétrer les mystères, dans la paix la plus complète. Au sein de la forêt plus ou moins vierge des herbes drues — gramens vaporeux et flouve odorante —, des drames se déroulent entre insectes carnassiers. Un orvet, bijou vivant, glisse parmi les touffes son reflet d'émail rose. Jolie bête inoffensive qui inspire l'effroi et que les paysans tuent comme la vipère. Tout là-haut, parfois, un épervier — ne serait-ce pas un faucon? — décrit quelques cercles; mais, nous ayant aperçus, il s'éloigne en survolant les bois de Géroval, en quête d'une proie. Sous la futaie, un pic-épeiche, en uniforme noir-blanc-rouge, poursuit sa besogne de marteleur. Il travaille sans doute pour le compte des fées. S'interrompant de temps à autre, il se râcle le gosier: *re, re, re,* comme un charpentier qui va se cracher dans les paumes. Le ruisselet qui joue à chaque cascatelle nous parle des jolis paysages qu'il a traversés. Allons voir.

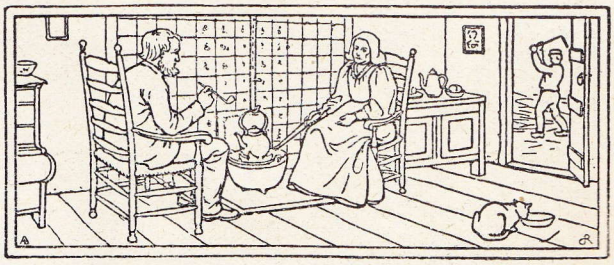


Vallée des fées.

A cet effet, remontons le courant par le sentier longeant la rive gauche. Il nous conduira par de ravissants défilés, faisant alterner les aspects les plus variés d'une nature luxuriante, exaltée dans le libre épanouissement de ses forces vives. Une impression de fraîcheur, de jeunesse, nous pénètre avec les odeurs champêtres. La lumière se jouant parmi les sapins et les chênes plonge, de-ci de-là, un faisceau de rayons fureteurs jusqu'au ruisseau qui, joyeusement, s'en empare et l'éparpille en ricochets. Puis le soleil lance quelques taches d'or sur le tapis d'aiguilles rousses où l'ombre des arbres dessine une dentelle noire. Et ce doux bruit, là, vers le détour? Est-ce un rire de fée? Non : c'est toujours l'onde qui s'amuse de ses glouglous. Montant, descendant, dessinant des méandres, traversant des lieux découverts ou s'enfonçant dans les taillis, le sentier aux sinuosités capricieuses nous mènera jusqu'à un autre gué. Mais ici, l'on peut sauter de roche en roche, sans se mouiller les pieds. A moins qu'une folle envie ne vous décide à vous déchausser derechef et à prolonger le plaisir de l'immersion.

L'endroit est tout désigné pour une nouvelle halte. Il est aisé à reconnaître par les facilités qui s'offrent pour changer de bord. En outre, en scrutant le haut du versant qui nous fait face, on y découvrira, encore une fois, la silhouette solitaire d'une maison. C'est vers celle-ci que nous conduira la sente escaladant le coteau, pour nous abandonner à la route dévalant de Wibrin vers le Moulin d'En-Haut. Elle franchit alors le ruisseau pour remonter l'autre versant, dans les bois. Un dernier regard au val enchanté dont nous emportons les multiples images en nos cœurs éblouis. Il ne nous reste plus qu'à tirer notre carte et à nous confier à la route. Par la sauvage vallée du Martin-Moulin, par Wilogne et par Mont, nous regagnerons Houffalize en souhaitant que marmites, pots et « coquasses » aient fait diligence à notre intention. Car l'air vif des Ardennes est sans rival dans le monde de la publicité pour faire apprécier la qualité des jambons et des truites.

JEAN DRÈVE.



N'OUBLIEZ PAS qu'il est de règle de ne point donner suite aux demandes non accompagnées d'un timbre ou d'une carte postale pour la réponse.

Vous rendez-vous compte des frais énormes qu'entraîne la correspondance du T. C. B.?

TOURING CLUB
de Belgique
Revue et Bulletin officiel no 10.
15 mai 1933.

BRUGES. — Panorama de la Grand'Place et Tour du Beffroi.